



G. Breerette et Anne Tronche.

lesquels se complaisent des artistes sans imagination.

Geneviève Breerette. Je ne suis pas d'accord. Ce qui est très intéressant au contraire parmi ces artistes que tu critiques, c'est que beaucoup d'entre eux ont ingurgité des données conflictuelles et ont manifesté dans leur travail une réflexion sur l'histoire de l'art. La lecture de l'histoire de l'art faite par de jeunes artistes cultivés, conscients de ce qu'ils font, ne me paraît pas régressif.

Patrick Le Nouène. Je m'étonne que l'on puisse se rassurer de la sorte par les relectures formalistes qui sont actuellement effectuées de l'histoire de la peinture sans que la question de cette histoire soit posée. Et l'on sait bien, par exemple, que la lecture qui est donnée à Beaubourg de Malevitch n'a rien à voir avec celle qui est tentée à Düsseldorf au même moment. Et de toutes manières tout repli sur une histoire de l'art me paraît significatif d'une période qui cherche à se rassurer, à se cautionner dans le passé plutôt que d'aborder le présent et la manière dont critiques et artistes sont impliqués par rapport à lui, et à elle.

Michel Giroud. Relectures faites également in extrémis par certains critiques qui cherchent à rattraper leur retard !

Jean-Luc Chalumeau. Pourquoi ne précisez-vous pas dans quelle mesure les choix qui vous ont été demandés ont été limités ou pas par la limite d'âge des participants ? Je suppose que si nous avions eu la liberté de prendre des artistes de plus de 35 ans, la situation dont nous aurions rendu compte serait apparue différente ?

Jean-Louis Pradel. J'ai déjà dit qu'à mon sens l'état d'esprit de beaucoup de jeunes, actuellement, relève d'un « individualisme trouillard » pour ne pas dire franchement réactionnaire. Il fallait bien que cela apparaisse dans la sélection. Les jeunes ont été marqués, ces dernières années, par une idéologie de la déception dans un environnement de crise. Cela aboutit à une célébration des vertus du travail manuel — la belle ouvrage — ou au retour à certains « héritages » nationaux, régionaux, etc... C'était assez peu stimulant pour nous mais ça n'empêche pas qu'il y a un travail considérable. C'était à nous, dans l'émiettement et la mollesse actuels, de trouver des sursauts subjectifs. Et il y a aussi, dans la sélection, des réponses assez violentes et pertinentes à ce climat général.

Patrick Le Nouène. Pour de nombreux jeunes, les débats qui ont pu se tenir dans les années 60/70 sont ignorés. Ils appréhendent la peinture à

travers l'image qui est donnée par les différents médias et institutions existants. Ce phénomène a surtout été sensible pour nous dans les nombreux dossiers envoyés par les élèves des écoles des beaux-arts, très sollicités pour se présenter à la Biennale. On a ainsi pu voir les résultats de la politique menée par les Ecoles des Beaux-Arts depuis dix ans. Les élèves formés par une nouvelle vague de professeurs plus « progressistes », souvent influencés par différentes recherches formelles, font des travaux d'une grande « qualité » sans pour autant, bien au contraire, approfondir la problématique et les présupposés qui les sous-tendent, et encore moins les discuter. Et si nous nous étions contentés d'enregistrer ce fait, contre lequel nous avons réagi d'une manière quasi générale, non sans dévier de nos préalables, nous aurions tout simplement consacré des épigones...

Anne Tronche. On peut généralement constater que les moments forts de l'histoire de l'art sont ceux pendant lesquels une nouvelle génération bouscule la précédente. Ce qui manque tragiquement à l'époque, c'est le principe du « coup de pied au cul ». La plupart des artistes reconnaissent dans la génération précédente une paternité respectable. Conclusion : ils ne constituent pas leur vocabulaire, sur les ruines de celui qui les a précédés. D'où des attitudes peu franches, des combats peu violents, des remises en cause timides, des ruptures qui n'en sont pas.

Geneviève Breerette. C'est vrai qu'à force de rester à la maison paternelle, les jeunes peintres sont devenus un peu pantouflards ! Mais pourquoi pas ?

Michel Giroud. Vous parlez tous comme ça parce que vous êtes ignorants. Vous ne savez pas qu'en cinq ou six endroits en France il se passe des choses nouvelles. Il y a des artistes qui travaillent dans le multimedia, qui utilisent l'intervention, la danse, le texte, la musique, le cri, le cinéma, les diapos, les installations... Ils brisent les isolements et les ghettos et ça leur suffit. Leur problème n'est pas de faire des expositions dans les lieux consacrés de Paris que vous fréquentez. Ils font eux-mêmes leurs revues et ne lisent pas les vôtres. Ils se foutent bien de vous !

Giovanni Joppolo. Très bien. Je reconnais dans cette violence un mode de fonctionnement typiquement avant-gardiste, c'est-à-dire un refus de plonger dans la complexité du réel, une façon de violer le symbolique à travers la définition terroriste de vérités absolues. Quant aux artistes et aux recherches dont tu parles, leur plus grande qualité, leur lucidité en quelque sorte, pourrait sans doute être celle de réussir à se couler dans ce formidable moule de l'artiste « génie-libre » proposé par le futuriste Depero dans un texte de 1914, un modèle qui représente encore aujourd'hui le rêve avant-gardiste le plus radical, le seul qui puisse paradoxalement m'intéresser, dans la me-